

L'ami des Indiens

Jonathan LAMY
Chercheur postdoctoral
Université du Québec à Chicoutimi

RÉSUMÉ

Ce texte « personnel » fait suite à la performance présentée par l'auteur lors du colloque *Les dissonances du vivre-ensemble*. Constituant une sorte de contrepoint aux recherches de son auteur, il se revendique de la théorie-fiction (un genre qui est de moins en moins valorisé dans le milieu inutilement rigide de la critique universitaire) et des *performance studies*. Pour Dwight Conquergood, la performance est à la fois art, analyse et activisme, ou encore à la fois création, critique et citoyenneté. Cet article est donc un geste qui souhaite réfléchir, inventer et s'engager. Développant une réflexion sur la recherche relative aux cultures amérindiennes, ainsi que sur les pièges et les clichés qui l'accompagnent, il conteste la posture du chercheur qui n'ose pas se montrer critique vis-à-vis de son corpus, comme si tout ce que faisaient les Amérindiens était formidable. De manière ironique, il déploie la figure, associée ici à un relent de colonialisme, du *chercheur-ami*, celui qui désire se lier d'amitié avec son sujet d'étude, devenir l'ami des Premières Nations, voire leur porte-parole. Cette réflexion s'attaque enfin à la possible confusion entre l'indianophilie et les études autochtones, un domaine de recherche fabuleusement miné, où la dissonance n'est que trop rarement étudiée ou exprimée.

MOTS-CLÉS

Performance, Indiens, stéréotypes, ironie, recherches autochtones.

L'AMI DES INDIENS

Lorsque l'on fait des recherches sur les Indiens, il faut être l'ami des Indiens. Je m'appelle Jonathan Lamy, je suis l'ami des Indiens. Je mène des recherches sur les cultures autochtones et je noue des relations amicales avec les membres des Premières Nations. J'aime tout ce qui touche de près ou de loin les Amérindiens. Tout ce que font les Amérindiens. Sans distinction, du moment que j'y retrouve quelque chose d'autochtone, d'authentiquement autochtone. Je voudrais que tous les Indiens soient mes amis, sur Facebook comme dans la vraie vie. Je leur serrerais la main. Poserais avec eux pour une photo. Pour mener à bien mes recherches, je me rendrai sur les réserves, toutes les réserves. Je me ferai inviter à prendre le thé. À manger. Peut-être à coucher. Les hommes me prêteront leur tipi. Peut-être leur femme. Je ne serai pas un intrus. Pas un touriste. Je serai un chercheur. Un initié. Un ami. Et je me présenterai ainsi : Bonjour, je m'appelle Jonathan Lamy, je suis l'ami des Indiens.

Mes amis les Indiens se souviendront de moi. Ils m'aimeront. Me recevront. Avec cérémonie. Je me ferai des amis, de nouveaux amis, toujours plus d'amis. Je prendrai les nouveau-nés dans mes bras. Je

trouverai un papa et une maman pour m'adopter. Parce que les Indiens sont gentils et accueillants, c'est connu. Une jeune squaw tombera en amour avec moi. Elle sera incroyablement belle et spirituelle. Elle fera en sorte que tout le monde m'aime. J'irai chasser. Avec des outils traditionnels. Nous chanterons et danserons. Avec le feu et avec la lune. Avec les loups et avec les ours. Je ferai le tour de la terre pour rencontrer tous les Indiens du monde. Je porterai des plumes. Ferai brûler de la sauge. Je serai un sauvage. Et je m'ensauvagerai un peu plus chaque jour. Je jouerai du tambour. Dans les pow-wow et les colloques universitaires. Investi d'une mission, je serai le porte-parole des Indiens. De tous les Indiens du monde.

Cette fable m'horripile. J'emmerde Grey Owl, et ceux qui suivent ses traces coloniales et indianophiles. C'est un fantôme semblable à la version Disney de l'histoire de Pocahontas, où tous les Indiens sont fins, gentils, un peu cons, essentiellement présents dans le paysage du continent américain pour accueillir les Blancs, les guider, leur montrer deux-trois trucs et leur laisser la place. Après tout, un Blanc aussi peut faire tout ce qu'un Amérindien sait faire. Un Blanc aussi devrait avoir le droit de devenir un Indien. Comme s'il s'agissait d'une seconde peau – sauvage – qu'on pourrait revêtir comme un blouson de cuir ou un costume d'Halloween...

Vouloir être ami avec son « objet de recherche », être « de leur bord », participe d'une attitude coloniale. C'est une façon de se dédouaner de sa propre histoire, de panser un sentiment de culpabilité colonial qui, justement, demeure colonial. Une façon de se faire croire qu'on n'est pas du côté des méchants cowboys (les Nord-Américains capitalistes), mais de celui des bons Indiens, parce que ce sont eux, au fond, « qui l'ont l'affaire ». Cela poursuit une logique manichéenne héritée de la morale chrétienne. Et comme si les Amérindiens devaient encore aujourd'hui servir à cela : devenir les amis des Blancs.

Moi, Jonathan Lamy, je ne suis pas amérindien, je ne veux pas être amérindien, je ne veux pas être à tout prix l'ami des Indiens. Je m'intéresse à la manière dont leurs œuvres, principalement en poésie et en performance, me font violence. J'aime comment elles attaquent la culture blanche à laquelle j'appartiens et imaginent autrement l'histoire du continent américain. Comment elles m'aident à me décoloniser. Ce qui m'intéresse, ce ne sont pas les Indiens. Ou tout ce qui peut faire amérindien. Moi, Jonathan Lamy, je n'aime pas les Indiens. J'aime les pratiques des créateurs autochtones qui critiquent les stéréotypes ou qui s'en éloignent.

Associer les Amérindiens à la vie sur les réserves et le spirituello-traditionalisme, dont il faudrait faire l'expérience intimement, est aussi une attitude coloniale. Pourquoi faudrait-il aller dans les réserves plutôt que dans les musées, les galeries d'art, les centres d'artistes, les bibliothèques, les salles de spectacles, les cafés et les bars des villes, où les créateurs autochtones présentent leur travail ? Une personne qui, par exemple, s'intéresse au roman russe contemporain doit-elle nécessairement parcourir la steppe à cheval, avoir une collection de poupées gigognes et ne carburer qu'à la vodka ?

Croyant qu'il s'agit d'une belle source d'eau pure, le chercheur-ami des Indiens plonge la bouche ouverte dans la grande piscine des clichés relatifs aux Premières Nations. Il y en a de nombreux, répétés à satiété. Et ils sont tenaces. Ils se prennent pour la réalité, en donnent une image plus simple, plus agréable, et la remplacent peu à peu.

je déballe le cliché de sa boîte
 en mets tous les morceaux
 dans ma bouche

en brûlant la sauge
 et le plastique
 échangent leurs odeurs

les plumes sur mes doigts
 tiennent avec des pansements

je tremble et frappe
 et fais trembler la peau

je place la figurine
 contre mon sexe

je mets le tabac dans l'eau
 je bois l'eau avec le tabac

et je dis :

Indiens de toutes les nations : Proclamation d'Alcatraz (1969)

Au Grand-Père des Blancs et à son Peuple,

Nous, les Américains d'origine, réclavons cette terre nommée l'île d'Alcatraz, au nom de tous les Indiens d'Amérique, par droit de découverte. [...] Nous donnerons aux habitants de cette île une portion de terre en usufruit pour leur usage propre, au nom du Bureau des affaires blanches ; cette offre s'étend à perpétuité, aussi longtemps que le soleil brille et que les rivières coulent vers la mer.

je frappe et je dis
 avec les fantômes
 qui se bousculent
 dans ma gorge :

Nous leur offrirons notre religion, notre éducation, nos coutumes, en vue de les aider à arriver à notre degré de civilisation et donc de les élever, eux et tous leurs frères blancs, au-delà de leur condition sauvage et malheureuse¹.

¹ La version française de ce manifeste a été diffusée sur internet. On peut la trouver notamment aux adresses : <http://danco.org/amer/Alcatraz.html> et <http://etoilerouge.chez-alice.fr/docrevinter5/rocher.pdf> [décembre 2013].

² La version française de ce manifeste, effectuée par un groupe de traducteurs bénévoles, a également été diffusée sur internet. On peut la trouver aux adresses : <http://www.csia-nitassinan.org/spip.php?article420>.

je bois l'eau
avec le tabac
les fantômes
descendent peu à peu
dans mon ventre

je m'apaise et me dérange
j'ai mis ma tête dans un piège

J'ai un corps, des idées. Je suis un chercheur. Et je cherche avec mon corps. Et je mets mon corps et mes idées dans mes recherches. J'invente, je cherche des manières de faire. Je ne fais pas semblant d'être objectif ou neutre. De suivre une méthode. Une démarche scientifique. En arts et en lettres, cela ne fait aucun sens. La peur de n'être pas politiquement correct rend le monde de la recherche de plus en plus frileux. Je rêve d'irrévérence et de dissonance, de Départements d'études irrévérencieuses et de Facultés des dissonances.

J'ai mis ma tête dans un champ d'études miné. Je le sais. Je sais aussi que mon sujet de recherche m'apporte du capital, qui me permet d'obtenir – peut-être plus facilement – des bourses, des dizaines de milliers de dollars de bourses. Être sur le terrain, dans les événements et les festivals, me permet également, avec le temps, de me lier d'amitié avec des Amérindiens. J'entretiens avec ces amis une relation aussi sincère que paradoxale. Je les aime pour vrai, c'est-à-dire parce que je crois qu'ils et elles sont des personnes sympathiques et bonnes, que j'apprécie leur compagnie, et aussi, je ne m'en cacherai pas, parce qu'ils me donnent de la matière à recherche. Je leur suis très reconnaissant de faire ce qu'ils font. J'aime leur travail. Il me donne à penser et à écrire.

En retour, je sais que ces amis autochtones m'aiment pour ce que je suis – un gars pas trop désagréable, qui peut être drôle, taquineur, généreux – et parce que je parle de leur travail. Je suis de leur bord et ils le savent. Et ils savent aussi que j'ai le pouvoir de parler d'eux dans des colloques universitaires, ici, en France ou ailleurs, et d'écrire des articles très sérieux qui leur donneront à leur tour à penser.

C'est une forme de troc. Un cannibalisme en quelque sorte réciproque. Peut-être quelque chose comme un cannibalisme postcolonial. Je ne réussis peut-être pas, je me crois peut-être au-dessus de tout ça, meilleur que les autres, qui travaillent sur des choses moins actuelles, moins artistiques, mais je tente très sincèrement de me montrer humble et généreux dans ce cannibalisme. Je tente d'être un chercheur colonial de la moins coloniale des manières possibles. Et j'interroge le rapport que j'entretiens, et que je sais contradictoire, avec mon sujet de recherche, et les sujets – vivants – qui produisent les œuvres que j'analyse.

Je sens qu'elles changent, qu'un tournant important s'opère dans les relations entre Québécois et Amérindiens, et je travaille à tenter d'y contribuer. Je sais, changer le monde, ça ne fait pas très universitaire. Mais je me borne à croire que l'université est composée d'êtres humains, et que l'université déborde de ses propres murs. Je ne travaille pas pour que les Amérindiens me considèrent comme leur ami, ni comme un des leurs. Je suis Québécois, blanc et francophone. Je ne cherche pas à être un autre. Être Indien, le devenir, ne m'intéresse pas. Je ne souhaite pas qu'ils me guident pour que

je puisse prendre leur place ou tenir leur rôle. Ni me faire adopter. Je suis un passeur mais je reste à ma place. Ce que je fais est transitoire. Et je le fais pour inverser le cliché : pour leur laisser la place.

je viens en paix
ne suis pas un des leurs
ne parle pas pour eux

je suis une voix de plus
pour donner à entendre
ce qu'ils ont à dire
parce qu'on ne les écoute pas

Idle No More : Manifeste

***Nous soutenons que :** Les traités sont des ententes d'une nation avec une autre nation, entre les Premières Nations et la Couronne, deux nations souveraines. Les traités sont des ententes qui ne peuvent être altérées ou rompues par une partie des deux nations. L'esprit et le dessein des traités signifiaient que les peuples des Premières Nations partageraient les terres, mais conserveraient leurs droits intrinsèques aux terres et aux ressources. Les Premières Nations ont plutôt vécu une histoire de colonisation ayant comme résultats des titres fonciers échus, une pénurie de ressources et un financement inégalitaire de services tels que l'éducation et l'hébergement.*

***Nous soutenons que :** Le Canada est devenu une des nations les plus riches du monde par l'exploitation des terres et des ressources. Les entreprises d'exploitation minière et pétrolière, de foresterie et de pêche sont des plus puissantes mondialement grâce au territoire et aux ressources. Quelques-unes des communautés les plus démunies des Premières Nations (telle que Attawapiskat) ont des mines et d'autres développements sur leur territoire, mais n'obtiennent aucune part des profits. L'exploitation des ressources a aussi empoisonné beaucoup de terres et d'eaux – la faune et la flore meurent dans plusieurs régions au Canada. Nous ne pouvons vivre sans la terre et l'eau. Nous possédons des lois gouvernant comment vivre avec la terre qui précèdent ce gouvernement colonial².*

je suis une voix de plus
je m'adresse aux miens
bientôt j'espère
je pourrai me taire

² La version française de ce manifeste, effectuée par un groupe de traducteurs bénévoles, a également été diffusée sur internet. On peut la trouver aux adresses : <http://www.csia-nitassinan.org/spip.php?article420>, <https://www.facebook.com/IdleNoMoreParis> et <http://www.gitpa.org/web/MANIFESTE.pdf> [décembre 2013].

NOTICE BIOBIBLIOGRAPHIQUE

Jonathan Lamy est chercheur postdoctoral au Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CÉLAT) de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC). Sa recherche, financée par le FQRSC, est consacrée aux liens entre amérindianité et performativité au Québec. Après y avoir fait une maîtrise en études littéraires, il a complété un doctorat interdisciplinaire en sémiologie à l'UQAM, portant sur les détournements des représentations conventionnelles des Premières Nations dans l'art de performance et les pratiques performatives en art actuel et en poésie. Il mène également des travaux sur la poésie et la littérature québécoises, tout en entretenant une pratique de poète et de performeur. Il a publié deux livres aux Éditions du Noroît : *Le vertige dans la bouche* et *Je t'en prie*. En performance, il conjugue la poésie sonore, la poésie-action, l'installation participative et l'intervention dans l'espace public.